

ALFRED REBOUX

Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS :

Roubaix-Tourcoing : Trois mois . . .	12.50
» Six mois . . .	25.00
» Un an . . .	50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, 18 fr. trois mois.

La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

Au moment où nous mettons sous presse nous n'avons pas encore reçu les cours télégraphiques de la bourse du 20 novembre.

BOURSE DE PARIS

18 NOVEMBRE	
3 0/0 . . .	70 15
1 1/2 . . .	100 15
Emprunts (5 0/0) . . .	104 25

20 NOVEMBRE	
(Service gouvernemental)	
3 0/0 . . .	70 7 1/2
1 1/2 . . .	100 30
Emprunts (5 0/0) . . .	104 15

Services particuliers du Journal de Roubaix.

Actions Banque de France 3700 00

Société gén. d'éclair. 512 00

Crédit foncier de France 735 00

Chemins autrichiens 521 00

Lyon 995 00

Est 620 00

Ouest 667 00

Nord 1262 00

Midi 775 00

Suez 652 00

Pérou 18 00

Actions Banque ottomane 900 00

Banque ottomane (nouvelle) 365 00

Londres court 25 16

Crédit Mobilier 157 00

Turc 10 95

Bare nouveau 00 00

DEPÊCHES COMMERCIALES

New-York, 18 novembre

Change sur Londres 4.82 1/2; change sur Paris, 5.19 1/4.

Valeur de l'or, 169 7/8.

Café good fair, (la livre) 17 7/8.

Café good Cargoes, (la livre) 18 3/8.

Marché ferme.

Dépêches de MM. Schlagerhaufen et C^o reproduites à Roubaix par M. Bulteau-Grymesaptes.

Havre, 20 novembre.

Cotons : Ventes 600 b. Marché disponible très-ferme, livrable bien tenu.

Liverpool, 20 novembre.

Cotons : Ventes 12,000 b. marché ferme.

New-York, 20 novembre.

Cotons : 12.

Recettes premier jour 28,000 b.

Pas de dépêches affichées à la Bourse.

ROUBAIX 20 NOVEMBRE 1876.

Bulletin du jour

Les conservateurs viennent de remporter une victoire notable dans le Doubs. M. de Mérode a été élu sénateur par 395 voix contre 302 données à son compétiteur républicain M. Fernier. Si les sénateurs de la droite et les constitutionnels le veulent bien, la journée du 24 novembre verra complétement celle du 19 et fortifier d'une façon définitive la majorité conservatrice de la haute Assemblée.

Malgré l'extrême gravité de la situation actuelle de l'Europe, les optimistes persistent à croire à la possibilité d'une solution pacifique du problème Oriental, ou du moins à un replaiement qui ajournerait à quelques années la conflagration plus ou moins générale qui nous menace.

Ces journaux se bercent de la douce espérance que les préparatifs belliqueux de la Russie, si bruyamment annoncés par les feuilles moscovites qui n'ont

le droit de dire que ce qui plait au gouvernement; que les discours du Czar, que les mouvements de troupes russes, ne sont que des moyens de pression pour faire céder la Porte sur toute les prétentions du panslavisme. Ils disent que les armements de l'Autriche, que l'activité déployée dans les arsenaux anglais ne sont qu'une réponse inoffensive aux manifestations guerrières de la Russie, soit!

Pour les optimistes, toutes ces grandes démonstrations sont purement platoniques, et chacune des puissances qui fait mouvoir d'innombrables légions de soldats, a la ferme conviction que pas un coup de canon ne sera tiré, et que la conférence arrangera tout.

C'est pousser la confiance au delà des bornes du plus vulgaire bon sens. Que l'Angleterre puisse jouer ce jeu là en armant toutes ses flottes, rien de plus naturel : elle a assez de charbon, assez de matelots et surtout assez de richesses pour cela! Mais que la Russie avec ses finances passablement délabrées, envoie 350 mille hommes en Bessarabie; 300 mille hommes en Pologne, 400 mille hommes dans le Caucase; qu'en outre de son armée active et de ses réserves, elle appelle le contingent de 1877, qu'elle équipe, arme et transporte à des distances de 500 à 1,000 lieues plus d'un million d'hommes; qu'elle dépense, enfin, des centaines de millions dans le seul but de peser sur les décisions de la conférence, cela est-il admissible?

Que l'Autriche qui, depuis deux ans ne peut émettre un emprunt de 150 millions de francs, mette son armée sur le pied de guerre complet pour faire une simple démonstration; cette hypothèse n'est pas plus sérieuse. Quoiqu'on en dise, nous sommes assurés au moment le plus aigu de la crise; et il faut s'attendre à une explosion très-prochaine. Si la conférence se réunit, l'ouverture des hostilités sera retardée de quinze jours, voilà tout!

Un journal qui devrait ne pas commettre d'erreurs sur une pareille question, le *Moniteur*, disait, il y a trois jours que quoiqu'il advint, il ne serait pas tiré un seul coup de canon en Orient, jusqu'au 31 décembre, date de l'expiration de l'armistice. Il est bon de se souvenir d'abord, que les parties contractantes, dans l'armistice sont, d'une part la Turquie et de l'autre la Serbie et le Monténégro; par conséquent la Russie n'est nullement engagée par l'acte du 1er novembre.

D'ailleurs, en supposant qu'on veut considérer la Russie comme engagée dans la suspension d'armes, à raison de son intervention dans les négociations qui ont amené sa signature, il nous semble que l'histoire fourmille d'exemples de ruptures, de trêves consenties, et que les prétextes ne manquent pas dans le cas actuel pour provoquer un pareil événement.

De toutes les dépêches à sensation envoyées cette quinzaine de Saint-Petersbourg, celle qui nous a paru la plus concluante, c'est le bulletin météorologique annonçant « que les eaux » de la Nerva sont prises et que Crous-

« fait est environné d'une ceinture » de glace. » C'était dire qu'à l'heure qu'il est, la Russie n'est plus attaquant par la Baltique. La nature s'est chargée des soins de la défense et elle peut tourner toutes ses forces vers le sud et l'ouest.

La conférence se réunira-t-elle? Quoiqu'on en dise ses chances diminuent chaque jour. Aujourd'hui, il n'est plus question que d'une réunion préliminaire des ambassadeurs des puissances à Constantinople, pour chercher à s'entendre sur les bases du programme à discuter. Si l'on ne parvient pas à se mettre d'accord dans ces pourparlers préparatoires, on renoncera à la conférence et la diplomatie se taira devant la voix tonnante des canons Krupp.

LÉON DUVILLIER.

Académie française

Dans la séance annuelle de jeudi, après le discours de M. Camille Doucet, a eu lieu la lecture d'un fragment du discours auquel l'Académie française a décerné le prix d'éloquence. Ce discours a pour auteur M. Gebhart, professeur à la Faculté de Nancy. Comme M. Camille Doucet l'a dit, ce discours est extrait d'un livre dont il forme le chapitre V, sous ce titre : *Rabelais et l'esprit français*.

M. Saint-René Taillandier a lu le rapport sur les prix de vertu. Dans son discours, le directeur de l'Académie a rappelé les vers que M. Victor Hugo a, dans un de ses meilleurs jours, consacrés au maître d'étude.

Pour les prix Monthyon destinés aux actes de vertu, l'Académie française a décerné :

Deux prix de 2,000 fr. chacun :
A Jean l'hial, à Cordes (Tarn-et-Garonne); à Marie-Antoinette-Thérèse Quillard, à Paris.

Un prix de 1,500 fr. :
A Marin-Louis Bellanger, à Vendôme (Loir-et-Cher).

Quatre médailles de 1,000 fr. chacune :
A Félicie Bismant, à Langres (Haute-Marne); à Madeleine-Rose, dite Rosette Eyraud, à Vorey (Haute-Loire); à Madeleine Fourie, à Couvent (Haute-Loire); à la veuve Machevez, à Saint-Sorvant (Ille-et-Vilaine).

Troize médailles de 500 fr. chacune :
A Marie-Louise-Jeanne Provost, à Versailles (Seine-et-Oise); à Marie-Agnès Hardier, à Concier (Loir-et-Cher); à époux Térout, à Reims (Marne); la Daphné Jacquet, à Villars-sous-Écot (Doubs); à Marie, dite Henriette Dupré, à Auxerre (Yonne); à Anne-Marie Watah, à Balan (Ardennes); à Marie-Thérèse Bernard, à Die (Drôme); à la veuve Thierry, à Gueures (Seine-Inférieure); à Marie-Amélie Dondon, à Imphy (Nièvre); à Brigitte Mayso, à Toulouse, (Haute-Garonne); à Mélanie Després, à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine); à Marie-Henriette Déthouy, à Flancourt (Seine-et-Oise); à Antoinette Grassot, à Versin (Isère).

Le prix Souvray, de 1,000 francs, est attribué à la veuve Saint-Antoine, à Sourdval-la-Barre (Manche).

Pour la fondation Marie Lasne, l'Académie pouvant disposer cette année de sept médailles, elles sont attribuées :

A Achille-Delphin-Léon Pommier, à Ferrières (Loiret); à Virginie Blondel, à Beauchamp-le-Vieux (Somme); à Marie-Julie à Paris; à Pélage Lebreton, à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or); à Louise-Mélanie Buffe, à Cavaillon (Vaucluse); à Agathe-Françoise Gazou, à Barville (Somme); à Marie-Rose Fabre, à Bains (Haute-Loire).

Pour les ouvrages les plus utiles aux mœurs, l'Académie française a décerné un prix de 2,500 fr. :

A M. Ludovic Carrau, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Besançon, pour son ouvrage intitulé : *la Morale utilitaire*.

Trois prix de deux mille francs chacun :

A M. E. de Valbezen, ancien consul général à Calcutta, ministre plénipotentiaire, pour son ouvrage intitulé : *les Anglais et l'Inde*, 2 vol., à M. Albert Dupaigne inspecteur primaire à Paris, pour son ouvrage intitulé : *les Montagnes*, 1 vol.; à M. Hector de Saint-Maur, pour son volume de poésies intitulé : *les derniers Chants* 1855-1875, 1 vol.

Quatre prix de quinze cents francs chacun.

A M. Alfred Francklin, pour son ouvrage intitulé : *Amélie Du Bourg*, 1 vol.; à M. P. J. Stahl, pour son ouvrage intitulé : *les Patins d'Argent*, 1 vol.; à M. E. Dupré-Lasale, conseiller à la cour de cassation, pour son ouvrage intitulé : *Michel de l'Hospital*, 1505-1558, 1 vol.; à M. Jean Aicard, pour son recueil de poésies intitulé : *la Chanson de l'enfant*, 1 vol.

Le prix de 3,000 francs, fondé par feu M. Bordin, pour l'encouragement de la haute littérature, a été partagé entre M. Jules Lovaiss, pour son ouvrage intitulé : *Cornéille inconnu*, et M. Ernest Daudet pour son ouvrage intitulé : *Histoire du ministère M. de Martignac, sa vie politique et les dernières années de la Restauration*.

L'Académie a décidé que la récompense honorifique fondée par feu M. Lambert serait décernée à Mme Mendez, née Judith Gautier.

Le prix de la fondation Langlois a été décerné à M. Anquetil, inspecteur d'Académie honoraire, pour sa traduction en vers des *Œuvres d'Horace*.

L'Académie a décerné le prix de la fondation Thérouanne, pour l'encouragement des travaux historiques :

A M. Marius Topin, pour son ouvrage intitulé : *Etude historique sur Louis XIII et Richelieu*, et à M. B. Aubé, professeur de philosophie au lycée Fontanes, pour son ouvrage intitulé : *Histoire des persécutions de l'Eglise jusqu'à la fin des Antoinettes*.

L'Académie a décidé que sur les 4,000 fr. qui forment la valeur annuelle de ce prix, 3,400 fr. seraient attribués à M. Marius Topin et 1,000 fr. à M. B. Aubé.

Le prix Marcelin Guérin, selon les intentions du fondateur, est destiné à récompenser les livres et écrits qui se seraient récemment produits en histoire, en érudition et dans tous les genres de littérature et qui paraîtraient les plus propres à honorer la France, à relever parmi nous les idées, les mœurs et les caractères, et à ramener notre société aux principes les plus salutaires pour l'avenir.

L'Académie a décerné le prix Marcelin Guérin, de la valeur de cinq mille francs, aux deux volumes publiés par M. Ferdinand de Lesseps, sous ce titre : *Lettres, Journal et Documents pour servir à l'histoire du canal de Suez*, 1854, 1855 et 1856, 2 vol.

Pour le prix fondé en 1873 par un ancien membre de l'Académie, pour être décerné dans l'intérêt des lettres, l'Académie a décerné pour la deuxième fois et à attribuer le somme de 2,500 francs à M. François Coppée, et une somme de 1,500 fr. à l'histoire de la littérature italienne depuis ses origines jusqu'à nos jours, par feu M. Etienne.

LETTRE DE PARIS

(Correspondance particulière.)

Paris, dimanche 19 novembre.

Le gros événement du jour est la rencontre du maréchal de Mac-Mahon et de M. Gambetta à la fête d'inauguration de la manufacture de Sèvres. Les membres de la Commission du budget et son président ont été présentés au maréchal

par M. Waddington, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Si je reviens, aujourd'hui, sur ce fait déjà vieux de quarante-huit heures, c'est parce qu'il donne lieu à des versions différentes sur les conditions dans lesquelles il s'est produit, et parce que l'on n'en a pas fini de discuter sur son importance et sur ses conséquences.

D'abord, les uns prétendent que le maréchal s'est avancé vers M. Gambetta et lui a tendu la main avec une certaine cordialité; les autres, prétendent que c'est au contraire M. Gambetta qui s'est approché du maréchal et que celui-ci lui a fait un accueil assez réservé. Quelle est la version exacte? C'est ce que je ne saurais vous dire, mais la seconde me paraît beaucoup plus vraisemblable. On sait que le maréchal est d'un abord assez froid, et suivant une expression familière, il n'a pas la poignée de main facile. Un homme dans sa situation ne donne la main à une personne qu'il voit pour la première fois que quand il traite de puissance à puissance.

Quant aux conséquences de l'incident de Sèvres, on nous paraît en exagérer singulièrement les effets, lorsqu'on dit qu'avant deux mois M. Gambetta sera président du Conseil. Ce n'est pas que, à notre avis, le maréchal soit résolu à empêcher que M. Gambetta ne devienne jamais ministre; il lui importe assez peu, croyons-nous, que le ministère de l'intérieur ou tout autre soit occupé par M. Gambetta, ou par M. de Marcère que soutient M. Gambetta, et qui sans M. Gambetta ne resterait pas vingt quatre heures en fonctions. Ce n'est donc pas du maréchal que viendrait l'empêchement. Il y a dans le Parlement deux hommes qui ne peuvent être ni ministre, ni président du Conseil; c'est d'abord M. Thiers, parce qu'il a été président de la République; et qu'il ne pourrait plus remplir un rôle de subordonné. C'est ensuite M. Gambetta, parce que s'il devenait ministre, il ne tarderait pas à être coupé par quelque coup de majorité parlementaire, et qu'il ne veut compromettre en rien sa candidature éventuelle à la présidence de la République. Au lieu d'être ministre, il préfère pouvoir faire et défaire les ministères. Ainsi il s'usurpera moins vite lui-même en usant les autres.

Je vous engage à n'accorder aucune créance aux bruits relatifs à la modification prochaine du cabinet; ce sont combinaisons dont on cause, des éventualités que l'on discute, et rien de plus, c'est seulement pendant la session de 1877, qu'un remaniement ministériel sera inévitable; mais il serait impossible de prévoir dès à présent, dans quelles conditions il s'opérerait. Nous ne sommes dans une situation telle, que l'imprévu doit jouer le principal rôle dans la politique.

Hier soir, le bruit a couru, sur le boulevard, que la guerre était déclarée entre l'Angleterre et la Russie. En même temps on assure que la Turquie, sur les instances de l'Angleterre, a adhéré sans conditions à la conférence.

L'incertitude reste complète en ce qui concerne les éventualités de guerre. On dit bien qu'il y a alliance entre l'Autriche, la Turquie et l'Angleterre, mais on parle aussi d'une neutralité provisoire très-suspecte de l'Allemagne. M. de Bismarck n'est pas encore retourné à Berlin, afin d'éviter toute relation personnelle avec les ambassadeurs étrangers. Les avis restent donc ici partagés; mais il faut bien reconnaître que l'on ne dit

rien sur la date plus ou moins rapprochée d'une grande lutte jugée inévitable.

On a annoncé que l'Allemagne refuse de participer à l'Exposition de 1878; puis on a démenti cette nouvelle. La vérité est que l'Allemagne n'a pas encore envoyé son adhésion; elle n'a dit ni oui ni non.

Un nouveau scandale vient de se produire à la Chambre des députés : on a pu voir hier, dans les tribunes une dame dont la place était ailleurs; elle n'avait été introduite là que par la protection d'un personnage qui figure parmi les puissants du jour. S'il n'était pas républicain on aurait vu de beaux sentiments d'indignation éclater dans les rangs de ceux qui insultaient, il y a quelques jours, M. le duc de Broglie. On assure que la présence de cette personne a éveillé certaines susceptibilités, qu'une plainte a été adressée à qui de droit et que ce scandale ne se renouvelera pas.

ETRANGER

On écrit de Saint-Petersbourg, le 3/15 novembre, à l'Agence Havas :

Sa Majesté a passé en revue, cette après-midi, les troupes composant la garnison de St-Petersbourg. Environ 28,000 hommes étaient massés sur le Champ de Mars, vaste carré qui s'étend du Jardin d'Élé à la Grande Neva. Il tombait une neige très-épaisse. Cela n'a pas empêché une immense foule d'assister à cette fête militaire, car ce temps qui, en tout autre pays, eût été considéré comme affreux, constitue, en somme, dans celui-ci, un état normal.

Toutes les revues du monde se ressemblent, je ne vous raconterai pas les détails de celle d'aujourd'hui. J'appuierai seulement sur un fait auquel les événements du jour donnent une signification plus importante. Je veux parler des acclamations prolongées qui ont accueilli l'Empereur à son arrivée au Champ de Mars. Pendant qu'il descendait de traineau et qu'il montait à cheval, elles n'ont pas cessé de se faire entendre, revêtant, aujourd'hui, un caractère d'enthousiasme qui dépassait l'enthousiasme ordinaire de ces sortes de fêtes.

La revue terminée, l'Empereur a fait réunir en cercle, autour de lui, les officiers généraux. Il leur a présenté S. A. I. le Grand-Duc Nicolas, comme général en chef de la nouvelle armée du sud. Puis, embrassant le Grand-Duc en présence de tous, il a ajouté : « Messieurs, faisons des vœux pour que le bonheur l'accompagne. » Pendant le défilé, Sa Majesté s'est beaucoup entretenue avec les ambassadeurs de France et d'Allemagne, placés, le premier à sa droite, et le second à sa gauche.

Je dois ajouter que les troupes étaient magnifiques. Le soldat russe est généralement de haute taille, fort, vigoureusement constitué, et avec cela d'une patience et d'une obéissance admirables. La cavalerie et l'artillerie sont particulièrement à remarquer. Rien n'égale la beauté des chevaux. Joignez à cela une splendeur tenue, et vous comprendrez pourquoi ces fêtes militaires ont, en Russie, un éclat incomparable.

Après le départ des dernières troupes, Sa Majesté est entrée chez son cousin, le prince d'Oldenbourg, chez lequel elle a déjeuné. La foule contenue jusque là à grand peine, a envahi aussitôt le Champ de Mars, arivant jusqu'au près du Palais du prince. Les ovations ont recommencé de plus belle. Des milliers

feuilleton du Journal de Roubaix
du 21 NOVEMBRE 1876.

37

LUCY

PAR G. DE BEUGNY D'HAGERUE

CHAPITRE XI

DIX ANS PLUS TARD

(Suite).

Pendant un moment, tous les regards la suivirent; mais bientôt elle disparut.

Lucy ne fut pas longtemps à atteindre la chute qui barrant la rivière; elle sauta lestement à terre et se dirigea vers le lieu où elle devait rencontrer le squatter.

Bien qu'habitue à parcourir seule les environs de l'habitation, elle ne pouvait vaincre une terreur involontaire qui s'était emparée d'elle. Elle marchait rapidement, regardant de côté et d'autre pour s'assurer qu'aucun danger ne la menaçait; enfin elle arriva à une clairière où un grand nombre d'arbres récemment abattus gisaient dans un piteux désordre; elle appela, l'écho seul lui répondit; elle appela de nouveau, mais le silence le plus profond régna autour d'elle.

Alors elle est prise d'une folle terreur, elle se met à courir vers l'endroit où elle a laissé son canot; dans sa frayeur, elle

ne s'aperçoit pas qu'elle se trompe de sentier, elle court toujours, puis bientôt elle s'arrête.

— Je suis perdue, dit-elle. Oh! mon Dieu, ayez pitié de moi!

Elle revient sur ses pas, croit se reconnaître et s'élance dans une nouvelle direction; la pauvre enfant ne tarde pas à constater qu'elle s'égare de plus en plus. Sa terreur augmente, un tremblement nerveux s'empare de tous ses membres... elle se laisse tomber au pied d'un gigantesque magnolia.

Bientôt cependant elle reprend courage, se relève, et recommence à marcher. Après une heure de course folle, d'allées et de venues, de détours et d'hésitations, elle finit par se retrouver à la clairière où elle avait espéré rencontrer le squatter.

Cette fois, elle s'oriente avec précaution et réussit à retrouver sa route; elle entend déjà le bruit de la cascade; encore quelques pas, elle est sauvée... voici la rivière, son canot est là, attaché à la rive... elle prend son élan pour s'y jeter, quand un Indien à la peau tatouée, au regard féroce, se dresse devant elle. Avant qu'elle ait eu le temps de pousser un cri, il lui jette une robe de bison sur la tête, l'enlève dans ses bras, et l'emporte dans la forêt. La pauvre fille essaye d'appeler à son secours, mais la robe de bison l'étouffe, sa voix peut à peine sortir de son gosier. Après quelques minutes, l'Indien s'arrête, s'élance avec elle sur un cheval caché dans le fourré, et, la plaçant devant lui, il en-

fonce les éperons dans le flanc de l'animal qui hennit de douleur et part avec la rapidité d'une flèche.

Cependant à Clamorgan les colons avaient terminé les préparatifs et attendaient la venue de leurs invisibles ennemis. Cœur d'Acier, monté sur un tertre qui lui permettait de voir au-dessus des palissades, interrogeait l'horizon d'un œil inquiet.

— Eh bien! vieux chasseur, lui cria Daniel, ils ne viennent pas encore?

Le traqueur ne répondit pas; puis indiquant du doigt une troupe d'oiseaux qui venait de s'envoler :

— Les voilà, dit-il; avant une heure, ils seront ici.

Daniel regarda dans la direction indiquée; pas un homme n'était visible; les hautes herbes immobiles semblaient annoncer que la pleine était déserte.

— Où diable voyez-vous des Indiens?

— Je ne les vois pas, mais je sais qu'ils sont là. Ils rampent dans l'herbe; ce sont eux qui ont fait envoler ces troupes d'oiseaux.

— Comment pouvez-vous le savoir?

— Les oiseaux ne prennent leur vol contre le vent que quand ils sont effrayés par un ennemi.

Pendant ce temps, Toby et Duncan regardaient du côté de la rivière.

— Père, disait le jeune homme, nous avons eu tort de la laisser partir.

— Bah! il lui fallait moins d'une demi-heure pour rencontrer l'Ours-Gris, et une fois près de lui, elle ne

courait plus aucun danger.

— Voilà une heure et demie qu'elle est partie, elle devrait être revenue.

— C'est que le squatter était plus loin que nous ne le pensions.

— Oh! père, je frémis! S'il arrivait malheur à Lucy, je ne me le pardonnerais jamais.

Cette phrase était à peine finie que l'Ours-Gris apparaissait tout ruisselant d'eau.

— Et Lucy? interrogèrent les deux hommes.

— Elle n'est pas ici?

— Non, elle est allée vous prévenir que nous allions être attaqués par les Indiens.

— Pauvre enfant, s'écria le bûcheron, elle est perdue!

— Expliquez-vous.

— Je n'étais pas au défrichement : Je l'ai quitté il y a deux heures pour suivre une piste qui m'avait paru suspecte; cependant, n'ayant rien découvert, je revenais à mon travail, quand j'ai entendu un appel; il me semblait avoir reconnu la voix. Je m'élançai du côté d'où venait le son... je ne trouvais personne. Je cherchais longtemps...

Enfin, poussé par une mortelle inquiétude, je pris le parti de revenir au village; j'ai trouvé le pont levé, j'ai passé le fossé à la nage, et me voici.

Toby voulait partir à l'instant à la recherche de Lucy, quand de grands cris s'élevèrent de tous côtés, et une centaine de Peaux-Rouges armés en guerre apparurent subitement.

Ils semblaient sortir de terre, tant leur irruption était soudaine. Ils se précipitaient sur la colonie.

Cœur d'Acier donna l'ordre de les laisser approcher jusqu'au fossé; alors, sur un signe du traqueur, vingt-cinq coups de fusil retentirent en même temps. Quelques Indiens tombèrent, les autres s'enfuirent en poussant des hurlements; mais bientôt ils se reformèrent, revinrent en courant, et lancèrent leurs longues flèches sur le village. Une nouvelle décharge de mousqueterie les mit en fuite; mais cette fois, après s'être reformés, au lieu de s'avancer encore, ils restèrent immobiles hors de la portée des rifles.

— Je ne comprends plus rien à leur manière de combattre, fit observer Cœur d'Acier. Les Indiens n'attaquent jamais que par surprise; ceux-ci sont venus en plein jour, et par deux fois, se placer au bout de nos rifles, et maintenant ils paraissent vouloir nous cerner et faire le siège du village. Il y a quelque diablerie indienne là-dessous.

— Puisqu'ils n'ont plus venir à nous, allons à eux!